

# *Fantasmés et fantômes : André Gide et Michel Leiris en Afrique*

par

ANNY WYNCHANK

Lorsqu'André Gide et Michel Leiris s'embarquaient vers Dakar, le premier en 1925, le second en 1931, l'Afrique était encore pour la presque totalité des Français un continent inconnu, mystérieux, sauvage et hostile. Gide était envoyé en mission officielle, par le ministère des Colonies, en A.O.F., au Cameroun et au Tchad ; Leiris accompagna de 1931 à 1933, en tant que secrétaire archiviste, le célèbre ethnologue Marcel Griaule, dans son expédition officielle Dakar-Djibouti. Les deux écrivains tinrent au jour le jour des carnets de route qu'ils publièrent à leur retour. En 1927 paraissait donc le *Voyage au Congo*, suivi par *Le Retour du Tchad*, et en 1934, Leiris publiait le journal de l'expédition Griaule, sous le titre *L'Afrique fantôme*.

Il est évident que, chez l'un comme chez l'autre, le journal de route ne se limite pas au pur récit des péripéties de l'expédition ni à la peinture du pittoresque des régions traversées, avec les réactions qu'il entraîne, il révèle aussi une attitude d'esprit, des manies, des obsessions et des préjugés plus ou moins conscients.

Contrairement à ce qu'il déclare — quand on lui pose la question : « Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ? », il répond : « J'attends d'être là-bas pour le savoir ! » (*J*, 683) — Gide ne part pas en Afrique l'esprit ouvert. Son attente est dirigée. Au Congo, il allait chercher, écrivait-il plus tard pour le périodique allemand *Die Koralle*,

le sauvage, le primitif ; une humanité nue et sans histoire, une nature vierge de tout asservissement ; le spectacle de la terre et de l'homme en deçà de la culture. Rien que des possibilités et des promesses au lieu de réalisations. (Gide, *BAAG* n° 89, p. 21.)

Gide va donc en Afrique pour découvrir le bon sauvage, proche de l'état de nature. Et le portrait qu'il fait des Africains correspond à cette vision idyllique : il voit et peint des êtres nobles, fondamentalement bons, simples et innocents, non pas stupides, mais d'une mentalité « primitive », des êtres à qui il prête de grandes qualités de confiance, de dévouement et d'honnêteté. Il trouvera plus tard, dans les théories de Lévy-Bruhl, la confirmation de ses convictions. Ainsi, il ajoutera une note à son *Journal*, citant l'ouvrage du philosophe, *La Mentalité primitive*, pour expliquer une déclaration qui l'avait surpris lors de son voyage : à Yakoua, les paysans avaient proclamé que les crocodiles du lac ne s'attaquaient jamais à l'homme. Les théories de Lévy-Bruhl éclairent cette affirmation et Gide comprend que « pour l'indigène, l'accidentel n'existe pas ; la notion même de fortuit ne peut l'atteindre ; le crocodile est "naturellement inoffensif", et s'il lui arrive de croquer un homme, c'est qu'un sorcier le lui a livré » (*J*, 835). À aucun moment, il ne reconnaît aux Africains un système de pensée métaphysique, un ensemble de valeurs spirituelles et culturelles. Ne leur concédant qu'une intelligence obscure et imparfaite, avec condescendance, il les place à mi-chemin entre l'animal et le civilisé. « Je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est ; mais sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être comme celle de l'animal que naturelle », déclare-t-il. Il traite de « stupide » un chef de village dont il ne peut obtenir de réponse satisfaisante à sa question : « Pourquoi n'a-t-on pas récolté le manioc en temps voulu ? » (*J*, 752).

En général, le « pourquoi » n'est pas compris des indigènes ; et même je doute si quelque mot équivalent existe dans la plupart de leurs idiomes. [...]

Il semble que les cerveaux de ces gens soient incapables d'établir un rapport de cause à effet. (*J*, 752).

Ce que semblent confirmer et expliquer les théories de Lévy-Bruhl. Toutefois, Gide peut faire preuve d'objectivité et de compréhension :

L'on peut le peuple noir comme indolent, paresseux, sans besoins, sans désirs. Mais je crois volontiers que l'état d'asservissement et la profonde misère dans laquelle ces gens restent plongés expliquent trop souvent leur apathie. (*J*, 765).

Immédiatement après, cependant, il formule un jugement aussi péremptoire que sommaire :

Je ne les crois pourtant capables que d'un très petit développement, le cerveau gourde et stagnant, le plus souvent dans une nuit épaisse. (*J*, 765).

Cette énormité raciste résulte de son incapacité de mettre en question ses convictions les plus irrationnelles, car il a une foi entière en l'absolue supériorité de sa propre culture.

Pour Gide, ces populations « sans la moindre civilisation » (Gide, *BAAG* n° 89, p. 21) sont intéressantes parce qu'elles représentent l'humana-

nité à l'aube des temps. Et l'observation et l'analyse de leur mentalité doivent lui permettre à lui, homme civilisé, de se mieux connaître, car « plus ou moins profondément enfoui sous les sédiments patiemment apportés par la culture », se trouve le moi « barbare » qu'il est fascinant de retrouver à l'état natif, affirmera-t-il dans sa conférence de Bruxelles (Gide, *BAAG* n° 80, p. 35). Ainsi, ce n'est pas l'Africain qui intéresse Gide, mais l'Européen. Au sein de la « sauvagerie africaine » (Gide, *BAAG* n° 80, p. 34), il va apprendre à mieux connaître la civilisation européenne.

Gide entretient très peu de commerce avec les habitants des régions dans lesquelles il passe, même lorsqu'il passe une période assez longue dans un même lieu. Il ne fait aucun effort pour communiquer avec eux, même par interprète interposé, pour comprendre leurs croyances, leur religion et leur culture, puisqu'il ne leur en concède pas. *A priori*, l'Afrique Noire est pour Gide un lieu sauvage et sans spiritualité. Il observe leurs faits et gestes à distance, froidement, en entomologiste. Alors qu'en Algérie et en Tunisie, il frayait avec la population, se mêlait volontiers à la foule dans les souks et pénétrait sans peur dans les fondouks, au Congo, il garde une distance prudente, évitant d'entrer dans les cases des villageois. Il déplore, tout en l'admirant, l'insouciance de Marc Allégret qui furète partout et visite toutes les cases. Cette imprudence se solde, selon Gide, par la méchante fièvre qui abat le jeune homme (*J*, 890). Par contre, il trouve que plus on remonte vers le nord — donc plus on approche du Maghreb — plus ces populations se spiritualisent : « Il semble qu'ils [les indigènes] s'affinent et se spiritualisent tandis qu'on remonte vers le Nord », proclame-t-il à Yakoua (*J*, 836).

Ses préjugés d'occidental délicat font quelquefois surface devant certains spectacles qu'il trouve pénibles. Ainsi, il ne peut s'empêcher d'exprimer de la répulsion devant les contorsions des vieilles femmes qui dansent. « Ce gigotement saugrenu des dames mûres est assez pénible » (*J*, 748), se plaint-il. Et ailleurs : « Extrêmement pénible le trémoussement éhonté des matrones sur le retour » (*J*, 752). Il compare le mouvement des danseurs de Baboua à celui d'oiseaux de basse-cour. « On n'imagine rien de plus morne et de plus stupide que cette danse d'un lyrisme que plus rien de spirituel ne soulève », s'exclame-t-il (*J*, 787).

Lorsqu'il voyage, Gide n'oublie jamais sa civilisation européenne ; il ne laisse pas derrière lui son univers de bourgeois cultivé, afin de pouvoir se plonger dans cette vie naturelle qu'il recherche, lui, avec ses filets à papillons et ses classiques favoris — son Bossuet, son La Fontaine, Milton, Browning, Corneille — une méchante langue dira : « Il a poussé jusqu'au Tchad, à seule fin apparente de chasser les papillons, étudier le *Second*

*Faust*, éreinter *Britannicus*, et comparer les phacochères à Henri Béraud (Dambros, *BAAG* n° 58, p. 239), — il transporte donc avec lui ses préjugés, ses chimères et ses fantasmes. Ainsi, les visages et les silhouettes qu'il note en Afrique équatoriale sont ceux de ses fantasmes, ceux qui l'ont toujours attiré et qui l'avaient enchanté en Algérie et en Tunisie. À Konakry, de beaux enfants « au torse nu, rieurs, au regard languide », le ravissent (*J*, 685). Et la chimère reparait, le mythe d'un bonheur idyllique dans une nature vierge et intacte : « Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l'oubli » (*J*, 685).

L'Afrique concrétise son fantasme de l'harmonie parfaite entre l'homme et la nature.

Combien admirablement ces peaux noires se mêlent et s'harmonisent dans la grande symphonie végétale, — au point que les corps se distinguent à peine des troncs des arbres et semblent mythologiquement métamorphoser leurs membres en branches et en lianes. (*J*, 874).

On reconnaît ici cette constante de l'inénaire gidien dont parle Daniel Durosay (Durosay, *BAAG* n° 80, p. 26) : la métamorphose mythologique de l'homme-liane dans une nature vierge.

Les paysages que Gide remarque et note dans son *Journal*, tout comme les hommes, sont ceux qui concordent avec la représentation imaginaire qu'il s'en faisait (*J*, 874). Sur les rives du Congo, « le spectacle se rapproche de ce que je croyais qu'il serait, écrit-il ; il devient ressemblant » (*J*, 702). Il découvre dans cet éden africain la nature sensuelle récurrente de ses fantasmes : des « baies profondes de verdure », où se creusent « des alcôves mystérieuses » entre les grands arbres, « et si des lianes les enlacent, c'est avec des courbes si molles que leur étreinte semble voluptueuse et pour moins d'étouffement que d'amour » (*J*, 702-3). Gide est plus ou moins satisfait selon que le spectacle s'accorde plus ou moins avec son fantasme. Il évoque une « Brocéliande enchantée » (*J*, 703), sans aller cependant jusqu'à la peupler du roi Arthur et de ses Chevaliers. Et quand le spectacle ne remplit pas son attente, il se sent lésé.

Cette forêt me déçoit. J'espère trouver mieux ailleurs. Celle-ci n'est pas très haute ; je m'attendais à plus d'ombre, de mystère et d'étrangeté. Ni fleurs, ni fougères arborescentes ; et lorsque je les réclame, comme un numéro du programme, que la représentation escamote, on me répond que « ce n'est pas la région ». (*J*, 705).

Le fantasme est si puissant qu'il annulera peut-être un jour le souvenir de la réalité, lorsque celle-ci ne se présente pas telle que le voyageur se l'était d'abord figurée.

Ma représentation imaginaire de ce pays était si vive (je veux dire que je me l'imaginai si fortement) que je doute si, plus tard, cette fausse image ne luttera pas contre le souvenir. (*J*, 733).

Le fantasme gidien d'harmonie dans un vie naturelle idéale est soutenu et renforcé par les photos et les films de Marc Allégret, lesquels ne donnent à voir que de beaux corps jeunes et vigoureux, des formes pleines, des seins fermes. Daniel Durosay signale que tous les aspects déplaisants ont été éliminés des photographies de Marc Allégret (Durosay, *BAAG* n° 73, pp. 63-4). Les photos et les films concrétisent la représentation imaginaire que Gide se faisait de l'Afrique en montrant une humanité saine et sereine, dans l'éden africain, éden de la nudité, de la pureté et de l'innocence.

Allégret prétend filmer et présenter ces gens « au naturel », dans leurs activités quotidiennes. Mais Gide concède qu'il n'a pas été toujours facile de réaliser cet objectif : il a fallu parfois aider et même forcer « le naturel ». Ainsi, à Yakoua, voulant filmer des scènes « domestiques », Allégret choisit soigneusement ses nageurs et surtout ses nageuses. Et Gide de remarquer avec amusement : « Cela ne donne rien de bien fameux. Si triées qu'elles soient, celles-ci ne sont pas bien jolies » (*J*, 837). De plus, les hommes et les femmes refusent de nager ensemble nus, par pudeur. Ils préfèrent mouiller leurs vêtements. « Si l'on insiste pour les faire se dévêtir, ils lâchent la partie et s'en vont boudier sous un palmier-doum. Marc s'énerve et il y a de quoi. » (*J*, 837). « Ces races nues et qui n'ont point honte de l'être » (Gide, *BAAG* n° 80, p. 34), sont donc un mythe !

De même, Gide met en question l'authenticité de certaines cérémonies exécutées devant eux. La danse de la circoncision — danse des vingt-huit petits Dakpas — dont ils sont témoins, a-t-elle vraiment une signification rituelle authentique, au moment où elle est exécutée devant la caméra ? « C'est elle qu'on peut voir admirablement présentée, dans le film de la mission Citroën. Mais les membres de la mission ont-ils pu croire vraiment qu'ils assistaient à une mystérieuse et très rare cérémonie ? », se demande Gide (*J*, 729). Il nous fait entrer dans les coulisses de l'ethnologie. De même, il ne veut voir qu'une mise en scène folklorique dans les soubresauts d'un grand démon en transe qui se tord dans la poussière au milieu du cercle des danseurs, puisqu'il écrit que cet homme est en proie à de « feintes » convulsions (*J*, 729).

L'aventure de Gide au Congo se voulait un face-à-face avec le primitif. Mais quand l'écrivain se rend compte de la situation des Africains, elle se transforme en une enquête humanitaire. En effet, peu à peu Gide prend conscience des réalités de l'enfer colonial : exploitation des indigènes par les compagnies concessionnaires, répressions cruelles, incurie des administrateurs, honteuses exactions des « civilisés », colons et militaires. La collecte du caoutchouc par les compagnies forestières se fait

suisant des méthodes d'une incroyable sauvagerie. Gide s'aperçoit que les blancs ne sont pas venus en Afrique apporter la civilisation, l'ordre et l'hygiène, mais pour pressurer et exploiter l'indigène.

La situation dont il est témoin le transforme, de l'esthète et du dilettante qu'il était, en un homme engagé, mêlé à une lutte humanitaire. Il n'aura pas de cesse qu'il n'ait essayé de redresser ces torts. À son retour en France, il tentera de mettre fin au régime des compagnies concessionnaires, d'abord en faisant paraître son livre, puis en écrivant pour la *Revue de Paris* du 15 octobre 1927 un article sur la « détresse de l'Afrique Équatoriale » ; la France a assumé des responsabilités envers les Africains auxquelles elle n'a pas le droit de se soustraire.

Il est grand temps de se ressaisir [...], de mettre fin à un régime qui n'est pas seulement stupide et déplorablement onéreux mais inhumain et déshonorant pour la France. (*J*, 1040).

Ceci est l'important : ce régime cruel est déshonorant pour la France. Le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* eurent des résultats concrets : le scandale qu'ils soulevèrent mit en cause le comportement des compagnies concessionnaires auxquelles ils portèrent un grand coup. Après la parution des deux ouvrages et de leurs appendices, Léon Blum lança une campagne contre les concessions et Léon Perrier promit qu'aucune de celles qui devaient expirer en 1929 ne serait renouvelée ou prolongée. Du moins dans les conditions où elles avaient été accordées (Chadourne, 1968).

Cinq ans après Gide, Michel Leiris, accompagnant une mission ethnologique, commençait son périple à Dakar. L'itinéraire des deux hommes se recoupe, puisque Leiris retrouve à Fort-Lamy le gendre de Roger Martin du Gard, Marcel de Coppet, qui avait accueilli Gide quelques années auparavant. Mais Leiris et l'équipe de Marcel Griaule voyagent plus longtemps et beaucoup plus loin : ils poursuivent leur route jusqu'en Abyssinie.

Les activités des deux écrivains et leur attitude diffèrent totalement. Alors que Gide, au moment où il parcourait le Congo et le Tchad, avait atteint un état d'équilibre mental heureux, Leiris était sujet à la dépression, victime d'obsessions et de hantises. Dans son Préambule, il dévoile les raisons tout à fait personnelles et intimes de son périple. Il avait

follement espéré que ce long voyage dans des contrées alors plus ou moins retirées et, à travers l'observation scientifique, un contact vrai avec leurs habitants, feraient de lui un autre homme, plus ouvert et guéri de ses obsessions. (*AF*, p. 3).

Il avait espéré l'oubli de soi dans « la communauté d'action ». Il s'était

attendu à ce que ce voyage, avec les activités qui l'accompagnaient, serait un « di-vertissement » — au sens pascalien du terme —, et qu'il pourrait dissiper son malaise existentiel. Il se lance donc avec ardeur dans le travail ethnologique, interroge, étiquette, classe. Cependant, l'isolement et la solitude ont des effets opposés : ils favorisent, au contraire, l'introspection. C'est un voyage à l'intérieur de lui-même que Leiris effectue. Il s'analyse et s'interroge sur les raisons de sa névrose. Habitude qu'il a « de coïts incomplets, inachevés, à cause d'un malthusianisme exacerbé », conclut-il. « Je ne me sens pas un homme ; je suis comme châtré » (AF, 321). Et voilà les raisons pour lesquelles il voyage, pourquoi il s'ennuie, pourquoi à une certaine époque il se saoulait. « Il m'a fallu quelques semaines à peine de vie abyssine pour être au pied du mur et comprendre avec la plus indiscutable lucidité que — coûte que coûte — il faut changer » (AF, 321). Et il pense au retour :

Que d'occupations il me faudra m'ingénier à trouver pour ne pas tomber fou ! Comment pourrais-je jamais revivre en France ? C'est pour tâcher de m'oublier que je projette étude sur étude, publication sur publication. Mais quelle misère ! (AF, 347).

Le malaise de Leiris se traduit par un besoin de bouger sans cesse. Sitôt que l'équipe passe deux ou trois jours dans le même centre, la dépression le reprend (AF, 200) et la mauvaise humeur : « Mauvaise humeur contre la France, indifférence à l'égard de l'Afrique, mauvaise humeur contre ce journal, verbeux alors qu'il faudrait des coups de trique » (AF, 126). Ne pouvant changer de peau, il lui faut changer de cadre.

Certaines activités lui offrent un dérivatif autrement puissant et efficace que le simple travail de classement et d'étiquetage : il s'agit du vol et même de la profanation d'objets de culte, auxquels il finit par prendre part. Il raconte comment les membres de l'équipe « réquisitionnent » les objets qu'ils veulent emporter avec eux. Une statuette attire l'attention de Leiris — il la camoufle dans sa chemise puis dans un parapluie fermé, tout en ayant conscience de l'effet terrible que ce geste impie aura sur les villageois (AF, 125). Plus loin, en Abyssinie, ils « démarouflent » des peintures d'église qu'ils remplacent par des copies exécutées rapidement par un membre de la mission. À Gondar, de peur d'être pris en flagrant délit, ils brûlent une planche d'autel, « dont la découverte [par les autorités] pourrait amener ni plus ni moins qu'un massacre » (AF, 469). Lorsque le jour ils butent sur des difficultés, ils vont voler de nuit. Ils ont aperçu une belle statue de bois : « Il est convenu que cette nuit, Schaeffner et moi, nous irons nous en emparer » (AF, 128), annonce Leiris. Dans un village, Griaule menace les indigènes de la police s'ils ne lui livrent pas le Kono, fétiche sacré, centre de la vie religieuse de la commu-

nauté. « Affreux chantage », s'exclame Leiris qui décrit l'affolement, la terreur et la panique provoqués par ce rapt, « à tel point que la vapeur du sacrilège commence à nous monter réellement à la tête et que d'un bond, nous nous trouvons jetés sur un plan de beaucoup supérieur à nous-mêmes » (AF, 82). Avant de quitter Dyabougou, ils enlèvent un deuxième Kono que Griaule a repéré, en s'introduisant subrepticement dans la case réservée. « Mon cœur bat très fort car depuis le scandale d'hier, je perçois avec plus d'acuité l'énormité de ce que nous commettons » (AF, 83). Souffrant du mal de vivre, Leiris recherche les sensations fortes provoquées par le rapt ou la profanation d'objets sacrés. Ces activités donnent du piquant à sa vie, manière de pallier le marasme et l'ennui. Et lorsqu'il n'y a plus de Kono à voler dans une région, il le regrette, mais pas pour les mêmes raisons que Griaule. « Ce qui me pousse quant à moi, révèle Leiris, c'est l'idée de la profanation » (AF, 84). Il se voit maintenant paré d'une auréole de démon puissant qui l'élève au niveau des dieux.

Quelquefois, cependant, la conscience morale de Leiris se réveille. Lorsqu'il se rend compte du degré d'inviolabilité du blanc, l'écœurement et la honte l'envahissent : ainsi, un jour qu'il pénètre dans une case pour « saisir » le Kono, il s'aperçoit que deux hommes — à vrai dire nullement menaçants — sont entrés derrière lui.

Je constate avec une stupeur qui, un certain temps après seulement, se transforme en dégoût, qu'on se sent tout de même joliment sûr de soi lorsqu'on est un blanc et qu'on tient un couteau dans sa main... (AF, 83).

Mais au moment où il le commet, il ne met pas en question l'acte lui-même qu'il justifie moralement — l'avancement de la science et des connaissances exonère les chercheurs. Leiris innocente les ethnologues : une spoliation à but scientifique est-elle encore une spoliation ? Ces objets volés, laissés à leurs légitimes propriétaires, se détérioreraient, tandis qu'au Musée de l'Homme ils seront préservés à jamais. Bel exemple de raisonnement sophistique ! Les villageois vont parfois se plaindre aux autorités : « L'administrateur nous avise qu'un télégramme du gouverneur nous prie de lui remettre un masque "réquisitionné" à San, que le propriétaire réclame » (AF, 89). Et Leiris de se disculper :

Aux officiels toutefois qui estimeraient que nous en prenons trop à notre aise dans nos transactions avec les nègres, il serait aisé de répondre que tant que l'Afrique sera soumise à un régime aussi inique que celui de l'impôt, des prestations et du service militaire sans contrepartie, ce ne sera pas à eux de faire la petite bouche à propos d'objets enlevés ou achetés à un trop juste prix. (AF, 89).

Il exonère les activités de l'équipe en montrant que les autorités font pire.

En Afrique occidentale, Leiris garde une attitude froide et distante, ni engageante ni engagée envers la population. Avec les informateurs, il perd souvent patience, il s'irrite de leur manque de compréhension et de leur étourderie. Leurs contradictions incessantes lui font friser la crise de nerfs.

À voir combien je suis moi-même impatient avec les noirs qui m'agacent, je mesure à quel degré de bestialité doivent pouvoir atteindre, dans les rapports avec l'indigène, ceux qui sont épuisés par le climat et que ne retient aucune idéologie... Et qu'est-ce que cela doit être chez les fervents du Berger et du whisky ! (AF, 88).

Furieux, un jour, parce que Wadadje, le domestique, est allé se baigner au lieu de plier le lit du maître, il envoie un grand coup de pied dans le plat de *shoumbra* (pois chiches) grillés de ce dernier (AF, 269). Il lui arrive même de frapper un noir qui, malgré sa force physique, se comportait avec mollesse dans l'accomplissement de son travail. Et il trouve tout à fait normal que les paysans soient réquisitionnés pour réparer, sur leur route, les ponts effondrés ou les chaussées écroulées au passage des mari-gots.

Lorsqu'un villageois lui fait faux bond, il serait à deux doigts de s'écrier, à son tour : « Ces nègres sont tous les mêmes ! » et « Il n'y a de bon pour les faire marcher que les coups de triques ! » (AF, 172), si sa conscience ne lui rappelait à temps la victimisation des noirs, le manque de garantie de travail, les exactions, les brimades, le travail forcé, l'impôt, « la prison (souvent, comme chez les Kirdis, pour des crimes qui ne sont des crimes qu'à nos yeux) » (AF, 173). Son sens de la justice le fait s'écrier alors :

Ces hommes, peut-être pas spécialement sympathiques, mais en tout cas, pas plus stupides ni plus mauvais que tous les autres, les traiter ainsi, sous couleur de civilisation, quelle honte ! (AF, 173).

Gide avait peint les Africains comme des êtres doux, passifs, soumis et craintifs. Il n'avait donné aucun exemple de résistance de leur part. Il n'en avait pas fait l'expérience. Par contre, Leiris montre que les indigènes commencent maintenant à se rebeller contre le traitement dont ils sont victimes. Les temps ont changé ! Ainsi, le domestique, Wadadje, refuse carrément d'obéir à Leiris, un jour que ce dernier lui a fait une requête que Griaule jugera peu raisonnable et inhumaine. Wadadje crie, « le visage haineux et les yeux exorbités, tapant du pied » : « Nous ne sommes plus ici "dans la terre des Européens, mais dans celle des hommes noirs !" » (AF, 276-7). Les difficultés que font les informateurs, leurs contradictions, leur disparition au moment où ils sont censés informer, ne représentent-elles pas une forme de résistance passive, sans compter les

tracasseries des chefs locaux qui, souvent, font obstacle au passage de la mission et entravent son progrès ?

Cependant, les contacts de Leiris avec l'indigène changent alors que l'équipe s'achemine vers l'Afrique de l'Est. Il perd de sa froideur et de son indifférence.

En Abyssinie, il essaie de pénétrer et de comprendre la mentalité et les rites des populations parmi lesquelles il enquête. Il leur reconnaît une spiritualité. À Gondar, où la mission passe plusieurs semaines, il se plonge dans les croyances des villageois — encore un moyen de s'oublier, sans doute ; il se perd dans le monde des « zar », ces esprits qui côtoient les hommes, qui les protègent et les punissent, intervenant sans cesse dans leurs affaires. Il n'est plus alors motivé par la simple curiosité scientifique de l'enquêteur. Il prend une part active à des rites et des sacrifices aux zar et s'immerge dans l'atmosphère de merveilleux et de surnaturel de Gondar. Un jour, après avoir « reçu » le sang — il l'a bu et en a été oint au front —, il se sent, dit-il, « très séparé, très saint, très élu » (AF, 443). Le matin suivant, s'étonnant de sa voracité de la veille quand il s'aperçoit qu'il a dévoré presque entièrement à lui seul les deux poulets qu'il avait offerts en sacrifice au zar, il sait qu'il a été le « cheval » du zar, c'est-à-dire son réceptacle. Il était habité, possédé par le zar. « Il faut vraiment que ce soit le zar qui mange, non le "cheval", car je ne me serais jamais soupçonné une telle capacité » (AF, 443). Il s'indigne lorsqu'il a lieu de croire que le sacrifice qu'il a offert ne s'est pas déroulé selon les règles et que les brebis immolées n'ont pas été tuées strictement selon les rites pour que le zar d'Emawayish, *Abba Moras Worqié*, descende lui-même sur la jeune femme alors qu'elle boit le sang (AF, 399). Les preuves que lui fournit Tebabou, le fils d'Emawayish, le rassurent.

Il note avec précision nombre d'exemples d'intervention des zars dans la vie des villageois : ainsi, Malkam Ayyahou a manqué périr, lorsque son zar, *Abba Yosef*, a lancé la foudre contre elle en punition d'une transgression (AF, 351-2). Une vieille n'a été sauvée de la noyade que grâce à l'intervention de son zar Merkeb (navire) (AF, 351). Ici, les êtres surnaturels interviennent sans cesse dans la vie des hommes. Tout comme Gide, en Afrique, Leiris était allé chercher le mythe. Il le trouve en Abyssinie. La chaleur étouffante, le soleil dévorant, le vent fou de Gondar appartiennent au mythe de l'Afrique et remplissent son attente. Près de Fachoda, il admire les indigènes, les Shillouk, « ces merveilleux sauvages, si nonchalants, si inattendus, en même temps que si étonnamment pareils à ceux qu'on imagine » (AF, 223). La réalité correspond à son attente. « Voici enfin l'AFRIQUE, écrit-il à Gédaref, la terre à 50° à l'ombre, des convois d'esclaves, des festins cannibales, des crânes vides de

toutes les choses qui sont mangées, corrodées, perdues » (AF, 225). « Combien de kilomètres a-t-il fallu que nous fassions pour nous sentir enfin au seuil de l'exotisme ! » (AF, 226). À Gondar, la famille de Malkam Ayyahou et d'Emawayish, qu'il fréquente assidument, fait partie d'une communauté qui se situe hors de son temps. Elle est pour lui, comme il le dit, « un monument biblique » (AF, 434).

Ce n'est que rarement que Leiris met en doute l'authenticité des rites exécutés devant lui. Tout cela ne serait-il pas un spectacle mis en scène pour le profit des « Frenjdjis » (les Français), se demande-t-il un jour.

Pauvres *awolya*, combien doit-il falloir qu'ils se battent les flancs pour parvenir à leurs transes, à leur folie de pacotille... Tout sent la fête foraine aujourd'hui. Enivrantes possédées, comme il y a dans les baraques d'enivrantes femmes torpilles, des sirènes à jeux de miroirs et, dans des cercueils de verre, de prestigieuses princesses de cire à quatre seins. (AF, 401-2).

Mais au moment où il vit à Gondar, au moment où il écrit, Leiris ne met jamais en doute la réalité des zar.

Le problème, pour lui — et le danger — c'est le sentiment de banalité, né de la familiarité qui amènera à nouveau l'ennui. Après plusieurs semaines d'intense participation, le merveilleux devient usé, banal. « Les choses des zar perdent pour moi de leur mystère, écrit-il, tout glisse sur un autre plan. Finie la frénésie de ces dernières semaines, finie la possession, fini de réagir romantiquement. Les zar (que pourtant j'aime toujours bien) ne me sont plus que des parents » (AF, 401), c'est-à-dire des familiers, des êtres bien connus, mais réels quand même. Alors, il faut aller chercher ailleurs une autre source de *divertissement*.

En attendant, ce périple en Afrique aboutit à un échec pour Leiris. Échec à deux niveaux. Au niveau personnel, ses craintes initiales sont fondées. « Le voyage ne change pas, avait-il pressenti dès le début. On reste ce qu'on avait été » (AF, 181). Il ne s'était pas trompé. Dès le départ, il avait redouté que cet engagement dans l'ethnologie, cette plongée dans la mentalité primitive ne pût l'arracher à son subjectivisme de rêveur. « Mauvais fard pour me dissimuler à moi-même mon effroi persistant (et croissant) devant la mort, devant la vieillesse et même devant la vie » (AF, 130). Il avait eu raison. Il se rend compte qu'en effet il est resté « le même homme d'angoisse » (AF, 130). D'où sa déception. « Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïste que je n'avais pas cessé d'être à refuser, par le truchement d'un titre (*L'Afrique fantôme*), la plénitude d'existence à cette Afrique en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance » (AF, 3), révélera-t-il dans son Préambule de 1981. Déception également, parce que l'Afrique qu'il était allé chercher, et où il avait cru vivre, une Afrique mythique, fantôme, avait

masqué à ses yeux l'Afrique authentique avec ses problèmes humains cuisants. C'est là le deuxième échec et il l'admettra dans sa préface de 1950.

Ni Gide ni Leiris n'ont accordé une identité, une profondeur et une âme aux populations de l'Afrique Occidentale et Équatoriale. Comparées aux populations d'Afrique du Nord, Gide trouvait celles-là frustes, grossières et sans culture. Quant à Leiris, il avait espéré que le travail d'ethnologue lui permettrait la communication avec les gens parmi lesquels il enquêtait. Mais ils restent des « ombres », découvre-t-il, car

une science humaine reste une science, et l'observation détachée ne saurait, à elle seule, amener le contact ; peut-être par définition implique-t-elle même le contraire, l'attitude d'esprit propre à l'observateur étant une objectivité impartiale ennemie de toute effusion. (AF, 8).

Leiris ne commence à s'émouvoir qu'en arrivant en Afrique de l'Est. Il explique cela par le fait que l'Abyssinie n'est pas une colonie, que son christianisme ancien la rend plus proche culturellement de l'Europe que ne le sont d'autres régions de l'Afrique, que je m'y suis senti, tout compte fait, plus *en contact* que dans les autres pays que nous avons visités, pays dont les habitants tendaient à se présenter à moi comme des ombres plutôt que comme des partenaires consistants. (AF, 532).

Cependant, même en Abyssinie, cherchant l'évasion et la délivrance et ne les trouvant pas, il refusait une « plénitude d'existence » à cette Afrique qui restait *fantôme* pour lui !

La grande différence entre les deux écrivains est leur attitude envers la colonisation. Le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* sont imprégnés de l'idéologie colonisatrice. Le grand bourgeois qu'est Gide ne remet jamais en question la légitimité de la présence française en Afrique, même s'il dénonce les abus, l'exploitation et l'injustice, car il croit fermement à la « mission civilisatrice » des pays colonisateurs. Sa lutte est non anti-colonialiste, mais humanitaire. Et s'il se fait le champion de la cause des opprimés, c'est plus par amour intellectuel et abstrait de la Vérité et de la Justice que par quelque sentiment d'amour fraternel pour les Africains. Il appartient aux pays civilisés d'élever et d'éduquer ces « êtres primitifs », pense-t-il. Lui-même, pénétré de cette certitude, s'acquitte de cette mission en donnant régulièrement des leçons de lecture et d'écriture à Adoum, son domestique. Il insiste sur tous les bienfaits de la colonisation — par exemple, les guérisons qui sont l'œuvre du docteur Cacavelli, à Mobaye (J, 723). Leiris, au contraire, d'une autre génération et d'une autre mentalité, considère avec un cynisme total la « mission » de l'Europe en Afrique.

J'ai horreur de ce monde d'esthètes, de moralistes et de sous-offs. Ni

l'aventure coloniale ni le dévouement à la « science » ne me réconcilieront avec l'une ou l'autre de ces catégories. (AF, 130).

De moins en moins, je supporte l'idée de colonisation. Faire rentrer l'impôt, telle est la grande préoccupation. Pacification, assistance médicale [...]. Tournées parfois sanglantes [...]. Étude ethnographique, dans quel but : [...] faire rentrer l'impôt. (AF, 169).

Leiris se prononce donc carrément contre la colonisation. Si, en 1933, il dénonce les liens que l'ethnologie entretient avec elle, quelque dix-sept ans plus tard, en 1950, ses vues ont changé ; il s'est réconcilié avec cette science à laquelle il assigne un rôle important : non pas de permettre au « civilisé » de se mieux connaître, mais de revaloriser des cultures injustement méconnues pour fournir aux peuples « des données pour la construction d'un avenir qui leur sera propre et, dans l'immédiat, produire des pièces difficilement récusables à l'appui de leurs revendications » (AF, 4). Et il veut croire que les carnets qu'il publie à nouveau — sa modeste contribution à la connaissance de l'Afrique — seront de quelque utilité en tant que témoignage « portant si peu que ce soit à la réflexion les responsables (du moment) » (AF, 4). Mais en 1981, il a perdu cette illusion : dans son Préambule à la troisième édition de son livre, il avoue se rendre compte que ce témoignage ne peut pas être considéré « comme mieux que fantomatique par les gens dont dépend pour une large part le futur de cette nouvelle Afrique » (AF, 4), car c'était bien une « Afrique fantôme » que présentaient ses carnets de 1934.

## RÉFÉRENCES

*Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 58, avril 1983, n° 80, octobre 1988, et n° 89, janvier 1991.

Jacqueline CHADOURNE, *André Gide et l'Afrique. Le Rôle de l'Afrique dans la vie et l'œuvre de l'écrivain*. Paris : Nizet, 1968.

André GIDE, *Journal 1939-1949. Souvenirs*. [Voyage au Congo, Le Retour du Tchad.] Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. [Indiqué dans le texte par le sigle J.]

Michel LEIRIS, *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard, 1981. [Indiqué dans le texte par le sigle AF.]